

**QUATREMERE DE QUINCY Antoine, *Considérations sur les arts du dessin en France, Suivies d'un plan d'Académie, ou d'Ecole publique, et d'un système d'encouragemens*, (réimpr. de l'éd. de Paris, Desenne, 1791), Genève, Slatkine Reprints, 1970, 168 p.**

**Introduction par Rossella Froissart (UMR 7303-TELEMME CNRS Aix-Marseille Université)**

Théoricien en même temps qu'homme d'action et académicien, Antoine Chrysostome Quatremère de Quincy (1755-1849) est omniprésent sur le front de l'art pendant plus d'un demi-siècle. Honni par les romantiques, partisan de la discipline et de la hiérarchie classiques, il est néanmoins, de par sa formation révolutionnaire, le défenseur acharné de la destination publique et sociale de l'art. Puisque l'utilité de celui-ci est certaine et qu'elle se déploie dans le champ de la morale civique, une grande attention doit être portée à la conception des œuvres et aux modalités de leur diffusion auprès du peuple. Les fêtes républicaines, les reliefs sculptés, les ornements des arcs de triomphe, les fresques et autres décorations murales deviennent ainsi des « sermons laïques », une « pédagogie concrète » destinée à convaincre le citoyen que le beau et le bien s'équivalent, que l'art est le langage de l'idée<sup>1</sup>. Dans ce contexte la position des « arts du luxe » - ce que plus tard on qualifiera d'arts « décoratifs » - est complexe. Car tout en voulant préserver la hiérarchie entre les « arts du génie » (relevant du dessin : peinture, sculpture et architecture) et les produits de l'industrie – meubles, vases ou autres objets dont la beauté se réduirait à une perfection mécanique – Quatremère de Quincy amorce la revalorisation de ces derniers en leur assignant un rôle important dans la lutte pour la suprématie économique de la France et en leur accordant une finalité morale.

Dans les *Considérations sur les arts du dessin en France* (1791) et dans les *Considérations morales sur la destination des ouvrages de l'art* (1815) le théoricien distingue bien l'utilité morale de celle commerciale, mais il ne manque pas de reconnaître aux « arts du luxe » une influence profonde sur les mœurs du peuple. Tout d'abord celui-ci jouit, grâce à l'exercice savant et honnête du métier, des bénéfices matériels apportés par la vente d'œuvres parfaitement réalisées, contribuant ainsi à la richesse de la nation. D'autre part l'artisan conjure, dans le domaine restreint qui est le sien, le pouvoir corrompateur des formes en s'efforçant de suivre la voie montrée par le grand art, désormais moralisé parce que rendu à son but premier : la recherche du beau idéal. Ainsi l'unité des arts s'opère non pas par la subversion des hiérarchies – comme tentera de le faire la génération romantique – mais grâce à la conviction exprimée par Quatremère de Quincy d'une utilité sociale partagée, suivant les sphères bien séparées du plaisir intellectuel et du plaisir des sens.

**Mots clés :** Art utile ; Art et Révolution

---

<sup>1</sup> René Schneider, *Quatremère de Quincy et son intervention dans les arts (1788-1830)*, Paris, Librairie Hachette & Cie, 1910, p. 53.

**QUATREMER DE QUINCY Antoine, *Considérations sur les arts du dessin en France, Suivies d'un plan d'Académie, ou d'Ecole publique, et d'un système d'encouragemens*, (réimpr. de l'éd. de Paris, Desenne, 1791), Genève, Slatkine Reprints, 1970, 168 p.**

chap. III p. 52, 53-54, 56-57, 58-59, 60-61, 62-66, 67, 68 : « La France a-t-elle, ou non, besoin de l'exercice des arts du dessin ? »

[...] Les arts du dessin ont une influence sur les mœurs des peuples et sur les produits de leur industrie.

Il convient sur tout à une nation libre, et qui prétend fonder la liberté sur les mœurs, d'examiner avec scrupule cette influence morale des arts imitateurs, sur la société.

L'on s'abuse assez ordinairement sur cette influence. La rigueur inconsidérée de quelques moralistes modernes, confondant les effets avec les causes, a, je le sais, accusé les arts de corrompre les mœurs, lorsque d'autres accusent les mœurs de corrompre les arts. Tous ont raison. La solution de ce cercle vicieux, consiste dans la réciprocité d'action entre les mœurs et les arts. Point de doute que quand les arts n'ont d'autre aliment que le luxe, ils deviennent des instruments de corruption ; mais c'est parce que le luxe les empoisonne. [...]

L'influence morale des arts est [...] de deux espèces, l'une qui résulte de la nature des sujets que traite l'imitation, l'autre qui dépend du degré de perfection de cette imitation. Il ne s'agit donc, pour les rendre moralement utiles, que de les détacher de la dépendance du luxe, de les appliquer aux grands intérêts de l'instruction publique, de purifier leur source et de régler leur cours, ce que l'on obtiendra en épurant le choix des sujets qu'on leur fera traiter, et en cherchant tous les moyens qui tendront à les perfectionner.

Je ne répondrai point à l'objection que les arts ont servi le despotisme, en détournant l'esprit du peuple de ses véritables intérêts. J'avoue que, dans la main des tyrans, ils peuvent être des jouets propres à bercer l'enfance des peuples, et caresser leur sommeil. Mettez les arts dans la main du peuple, ils deviendront l'épouvantail des tyrans. Encore un coup ils ne sont que des instruments, qui produiront le bien ou le mal selon la différence de la main qui les emploiera. [...]

La France n'a donc rien à appréhender de l'influence des arts sur les mœurs, lorsque celles-ci, épurées par l'action d'un gouvernement libre et moral, repousseront d'elles-mêmes toute image de corruption, lorsque ses institutions pourront présenter à l'imitation des artistes tous les sujets capables de faire naître et de nourrir l'amour de la vertu, le sentiment de la liberté et toutes les affections morales qui se lient à l'amour du beau et de la perfection dans tous les genres.

Il me semble qu'un ne pouvait en venir à examiner les arts du dessin sous leurs rapports avec l'industrie nationale, et tous les arts subalternes qui en dépendent, qu'après s'être assuré des facultés du peuple à leur égard, et surtout, du peu de danger de leur influence sur le peuple.

La vertu est le premier besoin des peuples. [...] C'est parce que je crois que [les arts] peuvent servir utilement la cause de la liberté et de la vertu, que je vais examiner avec détail, comment ils se lient aux intérêts politiques du commerce et de l'industrie.

Le premier de tous les rapports économiques, que tout le monde aperçoit d'abord dans la culture des arts du dessin, est le grand nombre d'hommes que cet exercice fait vivre.

Ce nombre est bien plus grand qu'on ne le pense, si l'on fait attention à cette multitude de

genres d'industrie dont se composent tous les besoins de la manipulation de ces arts. Le détail en serait aussi long qu'inutile : il me suffira de faire pressentir ce que la préparation des couleurs, des toiles des instruments de la peinture, ce que l'exploitation des marbres et des pierres, la préparation des outils et procédés de la sculpture, et de ceux de la gravure en cuivre et en pierre, la fabrication des papiers, la main-d'œuvre subalterne de tous ces arts, surtout ce que l'exécution de l'architecture qui les embrasse tous, alimentent d'arts mécaniques [*sic*] ; il me suffira d'indiquer toutes les branches d'industrie qui sortent de la tige des arts du dessin, pour attirer toute l'attention du législateur, vers les moyens propres à en accroître la culture. [...]

Dans l'état actuel de l'Europe, ce genre de considération ne saurait se voir sous un point de vue aussi isolé. Toutes les nations étant l'une envers l'autre dans un état de pression et de contrepoids, il ne se fait jamais dans l'industrie d'une nation un mouvement qui ne réagisse chez les autres par l'enchaînement des rapports commerciaux. On peut assurer qu'une nation ne gagne rien qu'au préjudice des autres ; les pertes qu'elle fait vont de même enrichir ses voisins.

Bannissez d'un état les arts du dessin, ou ce qui est la même chose, laissez en appauvrir et tomber la culture, vous allez faire des pertes incalculables.

Vous perdrez dans la population, par l'émigration nécessaire de tous ceux qui iront chercher au dehors les moyens d'exercer leur industrie. Vous perdrez dans la balance du commerce tout ce que le goût des étrangers vous apportait d'or ou de consommateurs, ce qui est l'équivalent.

Vous perdrez triplement, et parce que vous perdrez et parce que vous manquerez de gagner, et parce que gagneront vos voisins.

Mais vous perdrez à un degré effrayant par l'anéantissement ou le détérioration de tous les arts de luxe et de goût, dont le succès est attaché à celui des arts du dessin. Ceci est le point de vue le moins sensible à la plupart des hommes, et cependant le plus important. [...]

Tant que le commerce ou l'échange des productions territoriales ou industrielles des nations sera une des bases de leur prospérité, je l'avance hardiment, la culture des arts du dessin sera un des principes essentiels du commerce, et par conséquent de la prospérité nationale

Il en est du goût dans les matières des arts, comme de l'empire de l'opinion dans les matières politiques. Le plus grand nombre est toujours mû et conduit par le plus petit. C'est parce qu'il s'est trouvé deux ou trois hommes, qui, par la force de la pensée, ont pénétré jusqu'aux profondeurs de la législation, qu'un petit nombre d'hommes devenu les disciples de ces grands maîtres, ont répandu leur doctrine ; que de proche en proche la lumière s'est communiquée. Lorsqu'enfin ces idées sont devenues familières à cette classe d'hommes dont l'opinion est faite pour ébranler, je ne dirai pas l'entendement, mais l'instinct de la multitude, les révolutions se préparent, et vous voyez cette lueur faible dans son commencement, devenir un foyer qui jette sur tout des torrents de lumières. L'histoire de toutes les révolutions d'opinion est d'accord avec ce que je viens de dire.

Si j'applique ceci à l'influence des arts du dessin sur la perfection de tous les arts d'industrie, je trouve une similitude parfaite.

Voulez-vous que les lumières, l'intelligence, le goût de la convenance, la perfection des détails, le sentiment de la propriété, tout enfin ce qui constitue l'invention dans tous les genres d'industrie exercée par la multitude ignorante, s'y insinuent et s'y communiquent, ayez un foyer d'invention où l'esprit d'un petit nombre d'êtres privilégiés, s'échauffe par les plus hautes méditations à la recherche du beau le plus idéal ; ayez un *maximum*

d'invention, d'où, de proche en proche, le goût du beau, gagnera jusqu'aux derniers produits de la main. Ne croyez pas que ce petit nombre d'hommes occupés de l'imitation intellectuelle de la nature, soit sans rapport avec ceux qui ne semblent destinés qu'aux travaux servile d'une imitation subalterne. Croyez au contraire que cette co-relation invisible au commun des hommes est la plus forte et la plus sensible aux yeux du Philosophe qui aperçoit la chaîne commune à tous les résultats de l'industrie. Croyez que c'est au feu des arts du génie que vous verrez s'échauffer et s'éclairer tous les arts de l'industrie, ce sont les arts de l'esprit qui perfectionnent ceux de la main.

En veut-on la preuve ? L'histoire et les faits vont nous la fournir avec le plus grand éclat.

Le temps qui nous a conservé les monuments du génie des Grecs a heureusement épargné aussi ceux de leur industrie. Eh bien c'est dans le pays où la pensée de l'homme s'éleva jusqu'à la perfection idéale de la divinité dans l'imitation surnaturelle de la nature, que les moindres productions de l'industrie reçurent le complément de leur perfection. Comme les plus légers détails des moindres domaines des arts semblent y avoir été fécondés par les émanations du génie ! Quelle étonnante correspondance, entre tous les produits de l'invention, fait participer les contours que l'argile reçoit de la main du potier, aux principes sublimes qui font sortir la statue de Jupiter du cerveau de Phidias ! Pourquoi ce modeste ustensile, ce meuble, enfant de la nécessité, semblent-ils façonnés par le plaisir, et commandent-ils l'admiration ? Vous en voyez trop clairement la raison, pour que je m'étende en preuves sur un tel sujet.

L'Italie moderne est d'accord avec cette théorie. Ce fut sous le beau siècle qui fit reluire quelques uns des beaux jours de la Grèce, que tous les arts mécaniques [*sic*] reçurent aussi leur plus grand développement. Ce fut lorsque le pinceau de Raphaël ressuscitait dans la peinture le sentiment du beau idéal, que tous les arts d'invention subalterne comme éclairés du reflet de cette lumière, portèrent toutes les manufactures d'Italie à ce point dont les causes politiques extérieures ont contribué les faire déchoir.

Si l'on veut encore un exemple bien frappant et qui est sous nos yeux, de cette action fécondante des arts du génie sur ceux de l'industrie, l'Angleterre nous l'offre en ce moment. D'où vient cette supériorité que, depuis quelques années, les ouvrages de tous ses ateliers ont acquis dans la concurrence avec les autres nations, si ce n'est de cette réflexion immédiate des productions du génie sur toutes les œuvres de la main ? Quoique l'Angleterre soit très-éloignée dans les arts du dessin, d'une perfection qu'elle n'obtiendra peut-être jamais, cependant on ne saurait se dissimuler que chez ce peuple dont le jugement semble faire le génie, et qui obtient par la persévérance du raisonnement, ce que d'autres trouvent par les élans de l'imagination, cette révolution arrivée dans presque tous les ouvrages de goût, d'usage et de luxe ne soit l'effet des monuments de l'antiquité transpercés dans cette île, et que ces grands principes n'aient en peu de temps redressé toutes les habitudes et corrigé toutes les pratiques autrefois vicieuses d'une industrie routinière. [...]

Tous les produits d'une industrie qui paraît arbitraire dans sa fin comme dans ses moyens, rentrent nécessairement dans le domaine de ce vrai qui fait le principe des autres arts. L'on prouverait aisément que tous ces noms de goût, d'élégance n'expriment, dans la bouche de ceux qui les emploient, des qualités vagues, que parce que la routine a fait disparaître le principe élémentaire de la perfection des arts ; et l'on serait forcé d'avouer que ce principe étant le même pour tous les arts, il ne se communique aux dernières classes de l'industrie, que lorsqu'il se découvre avec une grande évidence dans les plus hautes régions du génie. [...]

Je ne l'allongerai pas non plus du recensement bien inutile de tous les arts qui sont dans le

cas d'attendre leur perfection de celle des œuvres du génie. Il suffira de jeter un coup-d'oeil général sur tous les genres d'industrie qu'embrasse l'art de la bijouterie, sur tous ceux que renferme celui de l'orfèvrerie, sur les manufactures d'étoffes, où le dessin et l'art du peintre entrent comme éléments indispensables, sur la fabrication de tous les meubles, sièges, vases, ustensiles, auxquels le goût du dessin se communique involontairement, sur les travaux de la marbrerie qui invoquent ses secours et sa direction, sur les ouvrages de tapisserie, sur toutes les branches de l'ornement et de la décoration, tant en grand qu'en petit, sur les travaux de la marqueterie, de la verrerie, sur toutes les parties liées à la direction des théâtres ; et l'on conviendra qu'il est plusieurs centaines d'arts nécessaires aux besoins de la société dont le sort et le goût sont attachés au sort et au goût des arts du dessin. [...]

Je me résume donc, et je dis qu'il est constant que la France n'a véritablement rien à craindre des arts du dessin, dans leur influence sur les mœurs et le caractère des hommes, tant que l'action toute puissante de la liberté en fera ses orateurs, ses agents et ses disciples. [...]